

## Encore moins

### Instants minimalistes aux Rencontres de Seine-Saint-Denis

**Les chorégraphes Myriam Gourfink et Nacera Belaza radicalisent leur tendance à l'épure ; pour une acuité accrue des perceptions du spectateur. Et Radhouane El Meddeb se résout à réduire ses effets pour mieux faire place au collectif.**

Anecdote de salle : au soir de sa création à l'ouverture des Rencontres de Seine-Saint-Denis, la nouvelle pièce de Myriam Gourfink ne marquait pas nettement le moment où elle se terminait. D'où une première vague d'applaudissements assez confus et perplexes. Or quelques instant plus tard, l'une des trois interprètes de *Choisir le moment de la morsure*, jusque là complètement étalée au sol, se relève. Les travées des gradins sont loin de s'être déjà vidés. Et ce mouvement imprévu sur le plateau fonctionne comme un signal. Toute une partie de la salle s'en saisit pour, cette fois, applaudir à tout rompre, au sentiment d'avoir traversé, au côté de ces jeunes femmes, une expérience inouïe. On a déjà beaucoup écrit sur Myriam Gourfink, ses recherches, les insondables paradoxes et vertigineuses perspectives que sa démarche recèle. On ne le reprendra pas dans ces quelques lignes. On se résumera. Pour confier cette sorte de stupeur : oui, il était possible que l'écriture de Myriam Gourfink procède par encore un peu plus de soustraction, d'involution et d'épure. Dans *Choisir le moment de la morsure*, elle mise sur l'exploration du sens du goût par les danseuses (dont elle-même) : mâchoire, langue, nez, ces organes sont mobilisés. Une mobilisation qui demeure peu discernable pour le spectateur. Lequel notera que la chorégraphe remise par ailleurs les dispositifs de configuration scénographique, ou d'induction technologique, dont elle s'est montrée friande dans des productions récentes.

Alors, à nouveau médusé, pétrifié d'un pressentiment futuriste peu définissable, on mesura comment le corps chez Myriam Gourfink paraît défier, seconde après seconde, millimètre par millimètre, ce que les représentations intuitives léguées par les cultures du mouvement font attendre d'un geste de danse. Ici on ne comprend pas comment l'énergie s'écoule, comment tout cela tient, comment l'équilibre de ces lenteur et suspension extrêmes est possible, jusqu'aux limites. On éprouve que les lois sues de la bio-anatomie nous sont combien parcellaires, si ce n'est partiales, pour rendre compte de tout ce que peuvent les corps, en vibration au contact du monde. Cela est profondément libérateur. Emotion comprise.

Nacera Belaza, toujours au côté de sa sœur Dalila comme interprète, a également accentué son sens de l'épure dans sa nouvelle pièce *Les sentinelles*. On craignait de découvrir celle-ci dans la vaste salle du Théâtre de l'Agora d'Evry, devant un public néophyte et assez clairsemé, quand les représentations pour les Rencontres de Seine Saint-Denis s'étaient faites dans l'un des studios des étages du CND de Pantin. Cette crainte n'était pas fondée. *Les sentinelles* – à la façon de ce que suggère ce titre – déploient mieux l'acuité de leur regard dans une respiration d'amplitude et de distance.

Toujours implacablement rigoureuse, la chorégraphe orchestre une seule descente et remontée de fond du plateau à la face, et retour. Cette avancée est donc d'une infinie lenteur, ainsi que d'une immense neutralité. Tout juste cette extrême concentration se libère-t-elle, progressivement, par de très brefs éclairs gestuels, à l'image d'électrocutions de gestes, aussi incisifs que fulgurants, que l'œil saisit en fragment de seconde, arrachés à une profonde pénombre.

Une intensité sacrée empreint ce rituel scénique. Les corps des deux interprètes semblent avoir préalablement assimilé tous les paramètres de l'espace et du temps, pour les conjuguer dans de sèches incandescences qui bouleversent les perceptions. Car ce spectacle paraît bref alors même que son rythme est étalé dans une infinie lenteur. Et son monde paraît peuplé, quand ses actions demeurent toujours minimales. En découle une exigence à penser la transversalité de notions que la paresse suggérerait d'apparier en plates dualités : non, la lenteur et la longueur d'un écoulement ne sont en rien synonymes ; non la rareté et l'intensité ne le sont pas plus. Car rien ne fait sens qui ne se détermine avant tout dans la performativité des énonciations, des projections, des représentations qui s'y investissent.

Seuls les spectateurs disponibles à un bouleversement perceptif peuvent accompagner cette

expérience – la coréaliser. Alors ceux-ci frôlent des états paradoxaux. Par exemple celui de ressentir que tout du plateau, de la salle, de la cage scénique, se met à tanguer dans un brouillage des plans articulés à la quasi fixité verticale des deux présences féminines. Le regard des *Sentinelles* de Nacera Belaza porte plus loin qu'elle ne l'avait encore jamais fait.

La problématique de Radhouane El Meddeb est tout autre. On force un peu le sens, en mentionnant la création de sa nouvelle pièce après celles évoquées ci-dessus. Car le geste et l'action sont abondants, et fort intenses dans *Ce que nous sommes*. C'est à un tout autre niveau que le chorégraphe procède toutefois, lui aussi, à une soustraction dans le sens de l'épure. Cette pièce pour cinq interprètes est la première qu'il compose pour un groupe. Les trois précédentes étaient des solos personnels, sinon composés pour un interprète. Les solos personnels, particulièrement *Quelqu'un va danser*, étaient marqués par une forte expressivité subjective, empreinte d'une théâtralité débordant parfois dans un pathos aussi généreux qu'envahissant.

Au regard de cette antériorité, *Ce que nous sommes* montre une impressionnante capacité de maîtrise et de renouvellement chez Radhouane El Meddeb. Confronté à l'enjeu de faire fonctionner un groupe, c'est bien à une composition collective des énergies, des déplacements, des acuités d'engagement qu'il s'est attelé. Le titre nous signale une ambition à embrasser un constat de la condition humaine partagée. Sans renoncer à une fibre de théâtralité, mais en se gardant de toute submersion narrative, la pièce s'économise dans des palpitations de rapprochements, de regards portés, d'attentes suspendues, de divagations inquiètes, de dons du geste à l'autre.

Rappelant les qualités actuelles des Alban Richard, ou Sylvie Pabiot, le chorégraphe fait résolument confiance à ce que peuvent les présences, à ce qu'agissent les interprètes. Abrasive et fragmentée, sa pièce se joue dans les limbes d'états émotionnels glissés peau à peau dans les replis d'êtres corps. Propos grave. Situation intense. Une très belle réalisation.

- > **Choisir le moment de la morsure** de Myriam Gourfink, le 7 mai à la MC 93 de Bobigny.
- > **Les sentinelles** de Nacera Belaza, le 18 mai au Théâtre de l'Agora d'Evry.
- > **Ce que nous sommes** de Radhouane El Meddeb, le 19 mai au CND de Pantin.

Crédits photos :

*Choisir le moment de la morsure* de Myriam Gourfink. © Anne-Sophie Voisin.

(Lire sur notre site : <http://www.mouvement.net/index.php?idStarter=214638>)

**Artiste(s) :**

**Nacera Belaza** chorégraphe

**Myriam GOURFINK** chorégraphe

**Gérard MAYEN** rédacteur

Publié le 26/05/2010 00:00

**Les éditions du mouvement** (<http://www.mouvement.net>)